

Francis Schaeffer

Dieu
ni silencieux
ni lointain

une philosophie
chrétienne

Tables de matières

Préface 5

La nécessité métaphysique 11

La nécessité morale 39

La nécessité épistémologique : sa problématique 59

La nécessité épistémologique : la réponse 89

Appendice I

La révélation sous forme de propositions
est – elle un non-sens? 125

Appendice II

la « foi » contre la foi 133

Chapitre 1

LA NÉCESSITÉ MÉTAPHYSIQUE

Dieu est présent et il ne reste pas silencieux. Cette nécessité philosophique dans les domaines de la métaphysique, de la morale et de l'épistémologie sera le sujet de ce livre. Avant toute chose, il faut comprendre que les trois domaines fondamentaux de la pensée philosophique demeurent ce qu'ils ont toujours été. Métaphysique, d'abord, celui de la connaissance de l'être : en philosophie on commence par parler du domaine de l'être, de ce qui est, et du problème de l'existence, l'existence de l'homme incluse. Cependant nous devons nous rendre compte que l'existence de l'homme en tant que telle ne pose pas un plus grand problème que l'existence de n'importe quoi. Nul n'a mieux exprimé la question fondamentale de la philosophie que Jean-Paul Sartre : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien¹? » Aucune philosophie digne de ce nom ne saurait passer à côté de la question posée par l'existence des choses sous leur forme présente et dans leur complexité. Ainsi l'existence de l'être peut se définir comme le problème de la métaphysique.

¹ Schaeffer attribue à Sartre la formule « pourquoi quelque chose existe plutôt que rien ». En réalité, Sartre l'emprunte à Heidegger (dernière ligne de *Was ist Metaphysik?*, constituant plus tard la première ligne de *Einführung in die Metaphysik*) qui, lui-même, l'emprunte à Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce*. (N.d.tr.)

Le deuxième domaine de la pensée philosophique a pour objet l'homme et son dilemme. Être fini et personnel, l'homme n'est pas pour lui-même un point de référence suffisant. Nous pourrions rappeler une autre affirmation importante de Jean-Paul Sartre, disant qu'un être² fini n'a de signification qu'en référence à un infini. Sur ce point, le chrétien est pleinement d'accord.

Fini, donc incapable d'être son propre point de référence, l'homme *est* néanmoins différent de ce qui n'est pas lui. Comme il s'oppose à ce qui est impersonnel, en un mot il possède son « humanité » (*mannishness*). Ici, le béhaviorisme et toutes autres formes de déterminisme objecteraient que l'homme n'est pas personnel – plus : qu'il n'est pas essentiellement différent de l'impersonnel. Mais la faille de ces théories vient d'abord de ce qu'elles ne tiennent pas compte de l'observation que l'homme fait de lui-même depuis quarante mille ans, si nous admettons les résultats des méthodes actuelles de datation; ensuite, de ce qu'aucun déterministe ou behavioriste, qui affirme que l'homme n'est qu'une machine, ne vit conformément aux principes de son déterminisme ou de sa psychologie du comportement.

Francis Crick par exemple réduit l'être humain aux propriétés chimiques et physiques de la formule de l'ADN. Cependant, et c'est intéressant, Crick démontre clairement qu'il ne peut pas

² « Être » n'a pas de connotation humaine.

vivre en accord avec sa propre théorie. Dans son livre *Des molécules et des hommes*, très vite il désigne la nature par le pronom personnel « elle » et dans *L'origine du code génétique*, ouvrage plus court mais plus pénétrant, il commence à parler de la Nature avec un grand N³. Si l'on est prêt à admettre le déterminisme et le behaviorisme modernes, qui écartent toute différence de nature entre l'humain et le non-humain, il faut rejeter l'observation des hommes par eux-mêmes à travers les âges, depuis l'époque des peintures rupestres et même plus tôt. En outre, aucun chimiste ou psychologue déterministe n'est jamais capable de vivre comme s'il était quelque chose de purement déterminé.

La seconde question que pose le dilemme de l'homme est sa noblesse. Peut-être n'aimez-vous pas ce mot, mais peu importe celui que vous utiliseriez à la place pour exprimer ce qu'il y a de grand en l'homme. À ce propos, j'aimerais signaler comme une grande erreur l'attitude de beaucoup d'évangéliques aux yeux de qui l'homme, parce qu'il est perdu et sous le coup du jugement de Dieu, est un « zéro ». Car ce n'est pas ce qu'enseigne la Bible. Il y a quelque chose de grand en l'homme, et ce qui nous a peut-être fait manquer la belle occasion d'accréditer l'Évangile dans notre génération est de n'avoir pas insisté sur le fait que la Bible explique *pourquoi* l'homme est grand.

³ B.F. Skinner, auteur de *Beyond Freedom and Dignity* manifeste la même tension.

Et cependant l'homme n'est pas seulement noble, ou comme vous voudrez le dire, il est aussi cruel. Nous sommes donc devant un double dilemme. Le premier : l'homme est un être fini, mais doué d'une personnalité; le second : la contradiction entre sa noblesse et sa cruauté. Dans un langage actuel on parlerait d'aliénation : aliénation de l'homme face à lui même, et face aux autres hommes sur le plan de la morale. Ainsi nous avons esquissé deux domaines de la pensée philosophique : d'une part, la métaphysique, qui s'occupe de l'être, de l'existence; et d'autre part, la morale.

Un troisième domaine de cette étude sera l'épistémologie, le problème de la connaissance.

Qu'il me soit permis ici de faire deux remarques d'ordre général. La première est que philosophie et religion traitent des mêmes questions fondamentales. Cela, les chrétiens – et parmi eux surtout les évangéliques – ont tendance à l'oublier. Philosophie et religion ne traitent pas de questions différentes, même si elles leur apportent des réponses différentes dans des termes différents. Les questions fondamentales de la philosophie comme de la religion (et je prends ici religion au sens large du terme, christianisme compris) sont d'abord : l'Être, ce qui existe; ensuite l'homme dans sa contradiction, c'est-à-dire la morale; enfin les moyens qu'a l'homme de connaître. Ce sont là exactement les problèmes propres à la philosophie; or ils se trouvent être également ceux de la religion, y compris le christianisme scripturaire.

Une seconde remarque, à propos du mot « philosophie ». Ce mot a deux sens, qu'il importe absolument de distinguer pour écarter tout malentendu. C'est son premier sens que l'on retient d'ordinaire, celui qui désigne une discipline académique : une étude hautement technique réservée à quelques spécialistes. Dans ce sens il y a peu de philosophes. Mais si nous voulons comprendre le problème que constitue l'annonce de l'Évangile dans notre société du XXe siècle, n'oublions pas l'autre sens du mot : une philosophie est aussi une *vision du monde*. Dans ce sens, tout homme est philosophe car chacun a une vision du monde – l'ouvrier comme le philosophe d'université.

Les chrétiens ont tendance à mépriser la philosophie. Cette attitude fut l'un des problèmes du christianisme évangélique. Nous avons dédaigné la philosophie et trop méprisé tout ce qui est intellectuel. Nos facultés et écoles bibliques n'établissent guère de relation entre la théologie qu'elles enseignent et la philosophie, particulièrement la philosophie ambiante. C'est ainsi qu'il sort de ces écoles des hommes incapables d'établir par eux-mêmes cette relation. Non qu'ils n'aient pas les réponses; mais ce que la plupart d'entre eux ignorent, ai-je remarqué, ce sont les questions.

En fait, la philosophie a une portée universelle. Tout homme est philosophe, dans la mesure où il ne peut vivre sans une vision du monde. Il n'y a pas trente-six réponses aux trois questions fondamentales, même si l'on peut trouver des foules

de modalités et de nuances de détail. À nous qui étudions la philosophie à l'université et qui sommes durement pris à partie, ou qui essayons de prêcher l'Évangile à des gens déjà installés dans une vision du monde, il sera extrêmement précieux de prendre conscience d'une chose : en fin de compte, il existe fort peu de réponses aux questions sur l'Être (sur l'existence), sur la morale et sur la connaissance.

Celles-ci peuvent être réparties en deux classes. La première exclut la possibilité de toute réponse logique et rationnelle. Elle correspond à un phénomène assez typique de notre génération, pour qui la question se situe au-dessous de la « ligne du désespoir ». Bien sûr, je ne prétends pas que la question ait été inexistante dans le passé; mais elle n'était jamais dominante, comme l'est aujourd'hui une certaine négation de la raison, et cela non seulement dans les colloques philosophiques, mais aussi dans les discussions dans la rue, les cafés, les restaurants universitaires. Il n'y a pas de réponse logique et rationnelle, telle est la solution à laquelle on se rallie généralement. Car en dernière analyse, pense-t-on, tout est chaotique, irrationnel et absurde. Cette façon de voir les choses est exprimée avec beaucoup de talent dans le monde de la pensée existentialiste et dans le théâtre de l'absurde. Telle est la philosophie, ou « vision du monde », de beaucoup de nos contemporains.

Si quelqu'un était de cet avis et y tenait, on aurait du mal à le réfuter. S'il professait que rien n'a de sens, qu'aucune question n'a de réponse, qu'il n'y a pas de rapport entre la cause et l'effet

et s'il agissait en accord avec ce principe, il serait extrêmement difficile de lui opposer des arguments convaincants. Mais ce principe que tout est irrationnel et indéterminé et qu'il n'existe pas de réponse radicale, ne peut être maintenu qu'en théorie. Dans la pratique la chose reste impossible, car elle nous condamnerait à la confusion totale et un problème à deux faces apparaît; ainsi est-il impossible dans la pratique de faire valoir la notion d'indéterminisme.

La première raison pour laquelle la position irrationnelle est intenable dans la pratique, c'est que le monde extérieur existe et qu'il a forme et ordre. Il n'est pas chaotique. Si tout était dépourvu d'ordre et de relations, et absurde, la science prendrait fin et non seulement la science, mais aussi la vie en général. Car vivre n'est possible que si l'on accepte que notre univers – l'univers extérieur – a une certaine forme, un certain ordre, et que l'homme s'y conforme. Vous vous souvenez peut-être d'un film de Godard, *Pierrot le fou*, qui nous montre des gens sortant par les fenêtres au lieu de passer par les portes. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est que les gens ne passent pas à travers les murs! Godard dit que, bien qu'il ne croît pas à une réponse rationnelle, il ne peut pas pour autant traverser les murs. Cela n'est qu'une manière d'exprimer la difficulté de soutenir que l'univers est un chaos complet, alors que le monde extérieur a une forme et un ordre déterminés.

Certains tentent d'introduire un peu d'ordre; mais ce faisant, ils sapent la thèse de l'irrationnel et de l'absence de sens, qui s'écroule alors.

Bien des penseurs de notre époque soutiennent cette thèse que la réalité est dépourvue d'ordre et de réponses dernières; mais d'après mon expérience, ils ne la soutiennent qu'incomplètement. Tous sans exception (en tout cas, jusqu'à ce jour, je n'ai trouvé aucune exception) font usage de leur raison dans la discussion jusqu'au moment où ils sont acculés et glissent alors dans l'affirmation de l'irrationnel. Si notre interlocuteur agit ainsi, il faut lui faire remarquer aussitôt que l'introduction de degrés dans l'irrationalité rend suspecte toute l'argumentation en faveur de l'irrationnel.

Tel est le premier type de réponse – l'irrationalisme – qui en réalité n'en est pas un. Car s'il reste défendable sur le plan théorique, personne ne peut y conformer son existence, pas plus vis-à-vis du monde extérieur qu'en ce qui concerne les catégories de sa pensée et de son univers personnel. A vrai dire, la démonstration valable de cette thèse signifierait la fin de toute discussion, et de toute communication. Il ne resterait qu'une série de sons dépourvus de sens – bla bla bla. Le théâtre de l'absurde l'a bien montré; mais on s'apercevra, à y regarder de près, qu'il pêche sur un point: en effet, il s'efforce constamment de communiquer l'idée qu'on ne peut pas communiquer. Il reste toujours cette communication voulant faire comprendre qu'il n'y a pas de communication. Son

entreprise, conservant des fragments d'ordre ici et là, est incomplète. Ainsi donc, la réponse de l'irrationalisme n'est pas recevable.

Seconde position : il existe une réponse rationnelle et logique, à laquelle on peut adhérer intérieurement par la pensée et que l'on peut communiquer extérieurement, à autrui. Dans ce chapitre, pour traiter de la métaphysique, nous nous situons dans le domaine des réponses qui peuvent être discutées; plus loin nous ferons de même pour aborder l'homme et son dilemme devant le problème moral. Mais venons-en maintenant à considérer quelques réponses au problème de l'Être et de l'existence.

Chose curieuse, il n'y a que trois réponses fondamentales accessibles à la pensée rationnelle. Nous avons vu plus haut que les réponses fondamentales sont peu nombreuses. A l'intérieur de ces réponses, il existe toutes sortes de variantes possibles; mais il est intéressant de voir que ce ne sont que des variantes et que, fondamentalement, les réponses sont en définitive très peu nombreuses.

Considérons l'existence, c'est-à-dire le fait que quelque chose est là. Souvenez-vous de la déclaration de Jean-Paul Sartre : la question première en philosophie est « pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ». Première réponse : tout ce qui existe est sorti du néant. On commence avec rien. L'existence, tout ce qui existe dans l'univers, est issu de rien. Or, pour

défendre cette idée, il faut poser un néant absolu – ce qu'on pourrait appeler « un néant de rien » (nothing nothing). Cela ne peut pas être « un néant de quelque chose » ou « un quelque chose de néant ». Si quelqu'un veut défendre cette thèse, il doit vraiment faire appel à « un néant de rien », c'est-à-dire, sans énergie, sans matière, sans mouvement et sans personnalité.

J'illustrerais la chose ainsi : supposez un tableau noir, complètement noir, qui n'a jamais été utilisé. On y trace une circonférence et l'on admet qu'elle contient tout ce qui doit exister; or, il n'y a rien à l'intérieur de cette circonférence. Puis nous l'effaçons; ce qui reste, c'est le « néant de rien ». Il n'est pas pensable que quelqu'un prétende fournir une réponse à partir de rien quand en réalité, il part soit de quelque chose : énergie, matière, mouvement, soit de quelqu'un de personnel. Cela serait « quelque chose » et ce quelque chose n'est pas rien.

A vrai dire, je n'ai jamais entendu soutenir ce raisonnement, car il est impensable que ce qui existe soit sorti du néant. Mais c'est tout de même la première réponse possible. Bien que jamais défendue sérieusement, elle est en théorie une réponse possible.

La deuxième réponse possible est que tout ce qui existe ait eu un commencement impersonnel. Que l'origine des choses ait été la matière, l'énergie ou le mouvement, toutes ces notions sont impersonnelles, également impersonnelles. C'est pourquoi d'un point de vue philosophique, peu importe celle par laquelle on commence. Bien des savants modernes ont pensé tenir, dans

les particules énergétiques, une réponse meilleure que celle, périmée, qui partait de la matière. Mais l'énergie est tout aussi impersonnelle que la matière ou le mouvement. Nombreux sont ceux qui essaient ainsi d'é luder le problème en le déplaçant du domaine de la matière à celui de l'énergie : ainsi Salvador Dali, évoluant de sa période surréaliste vers un néo-mysticisme, et bien d'autres. Or, l'énergie est tout aussi impersonnelle que la matière ou le mouvement. Dès que l'on accepte la thèse d'un commencement impersonnel, quel qu'il soit, on a affaire à une explication résiduelle, à un réductionisme. Ce réductionisme prétend que tout ce qui existe dans l'univers, depuis les étoiles jusqu'à l'homme lui-même, doit être compris par sa réduction à l'élément ou aux éléments originaux ou impersonnels qui le constituent. Le grand problème qui se pose alors est celui du sens du particulier, du sens de chacun de ces éléments. Une goutte d'eau est une individualité, un homme également. Si nous croyons à l'origine impersonnelle des choses, comment attribuer une signification à chacune des individualités qui constituent l'univers, et un sens à la vie de l'homme? Personne ne nous a jamais donné de réponse là-dessus. Dans toute l'histoire de la pensée philosophique, personne, de l'Orient à l'Occident, n'a répondu à cette question.

Qu'on ne s'y trompe pas : si le commencement est impersonnel, tout, y compris l'homme, doit s'expliquer en termes d'impersonnalité, de temps et de hasard. Il n'y a pas d'autres facteurs dans la formule. Si le commencement est impersonnel, il n'y a pas de concepts de téléologie possibles. Personne n'a

jamais montré comment à partir d'un commencement impersonnel, le temps et le hasard pouvaient produire la complexité nécessaire à l'univers, sans parler de la personnalité de l'homme. Nul ne nous a fourni une clé, ni même un indice.

Cette théorie d'un commencement impersonnel est souvent appelée panthéisme. La nouvelle pensée mystique, qu'on trouve exprimée dans bien des journaux « underground » prend presque toujours une forme de panthéisme. Dans le même sens, on pourrait ajouter que toute la théologie moderne et libérale est aussi panthéiste. Mais c'est en vertu d'un artifice sémantique que le terme de panthéisme est utilisé pour désigner l'idée d'un commencement impersonnel; car la racine « théisme » introduit une connotation personnelle alors que justement on veut désigner le contraire, l'impersonnel. Dans une discussion, je n'accepte jamais qu'on parle du panthéisme à la légère. J'essaie toujours de mettre en lumière ce point : il ne s'agit pas vraiment de panthéisme (dont le suffixe « *théisme* » donne l'illusion de quelque chose de personnel), mais de « *panchosisme*⁴ ». Ni les religions anciennes, que sont l'hindouisme et le bouddhisme, ni le mysticisme moderne ou la nouvelle théologie « panthéiste », ne sont véritablement du panthéisme. La solution qu'on nous offre là n'en est une qu'au niveau du langage, puisque « théisme » est porteur d'une telle connotation. Dans *The God Who is There*⁵, j'ai insisté sur le fait

⁴ "Pan-*ch*ose-isme" : traduction de *paneverythingism*, mot inventé par Schaeffer (N.d.tr.).

⁵ InterVarsity Press, Downer's Grove

que les solutions modernes sont en général des mysticismes sémantiques dont celui que nous venons de voir est un exemple.

Mais quelque forme que prenne le « panchosisme », y compris celle du « panchosisme » scientifique moderne qui réduit toutes choses à des atomes d'énergie, le même problème subsiste; on en revient toujours, en dernière analyse, à l'impersonnel.

Le panchosisme répond au besoin d'unité. Des deux problèmes que l'on rencontre toujours, celui de l'unité et celui de la diversité, le panchosisme répond au premier, mais pas au second. Car si l'on pose l'impersonnel au commencement, la diversité ne peut plus avoir ni sens ni signification. Regardons le vieux panthéisme hindou, où tout commence avec *om*. En réalité, tout aurait dû se terminer avec *om*, sur une seule note, sans désaccord, car un désaccord n'aurait pas de sens. Car même si le « panchosisme » pouvait fournir une explication à la forme des choses, il ne permettrait pas de comprendre la liberté. Les cycles sont présentés souvent comme des vagues qui s'élèveraient hors de la mer ; mais tout cela ne répond à aucun de nos problèmes. Dans un système panthéiste, la morale comme telle n'a pas de signification, car toutes choses en fin de compte sont d'égale valeur. C'est pour cela que la théologie moderne est obligée de se tourner vers une éthique de situation. La morale dont on parle ici n'est plus qu'un concept vide. Voilà l'impasse de la deuxième réponse, celle que pourtant professent beaucoup de gens aujourd'hui : les hommes de

science qui voient l'origine des choses dans des particules d'énergie, nombre d'étudiants adeptes sous une forme ou sous une autre du « panchosisme », et même les écrits théologiques libéraux d'aujourd'hui, qui reflètent presque uniformément un panthéisme. Mais en posant l'impersonnel au commencement, comme le fait un panthéiste, on se trouve dans l'incapacité de fournir de vraies réponses au problème de la complexité de la réalité et à celui de la personnalité de l'homme, son humanité⁶.

⁶ Certains diraient qu'il existe une autre possibilité - une certaine forme de dualisme, c'est-à-dire la coexistence simultanée de deux éléments opposés, égaux et coéternels. Par exemple, l'esprit (ou les idées) et la matière; ou, dans le domaine de la morale, le bien et le mal. Cependant, si on applique ce double principe au domaine de la morale, il n'y a pas de raison d'en appeler un « le bien » et l'autre et « le mal ». Le choix des mots et des valeurs est purement nominal et subjectif, si aucune instance n'est au-dessus d'eux; et si cette instance existe, on n'a plus affaire à un dualisme. Dans le domaine de la métaphysique, personne ne se contente jamais, en fin de compte, d'un dualisme. Derrière YIN et YANG apparaît un obscur TAO, et le zoroastrisme est dominé par la présence de quelque figure intangible. C'est simple : dans n'importe quelle forme de dualisme subsiste un déséquilibre et une tension, lesquels sont source d'une tendance générale de retour à un monisme. Car, ou bien l'on essaie de réunir les deux éléments au sein d'une unité supérieure, ou bien, dans le cas d'un parallélisme, on éprouve le besoin d'établir un rapport, une corrélation, un contact entre eux— par exemple entre l'esprit et la matière; ou bien encore on arrive à les concevoir comme se développant parallèlement et au même rythme, mais de façon totalement indépendante. Il y a donc tendance constante à subordonner l'un des éléments à l'autre, ou à tenir l'un des deux pour une illusion. D'ailleurs, si les deux principes d'un dualisme sont impersonnels, la métaphysique et la morale vont nous poser le même problème que le ferait l'hypothèse d'un être ultime, impersonnel. C'est pourquoi, à mon avis, la réponse que peut offrir un dualisme n'est ni de niveau ni de valeur comparables aux trois réponses fondamentales que je veux exposer dans ce livre. Il serait bon de rappeler ici que dans les domaines de l'existence et de la morale, le christianisme constitue la réponse unique et suffisante à notre situation, laquelle peut se définir comme un dualisme actuel et un monisme original.

La troisième réponse possible est qu'une personne, quelqu'un de personnel, est à l'origine de tout ce qui existe actuellement. Avec cette troisième réponse. Nous avons épuisé les réponses fondamentales possibles. Cela peut paraître simpliste mais c'est pourtant vrai. Envisager un commencement personnel, c'est avoir recours à la dernière réponse fondamentale possible. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas ensuite à discuter de modalités, de divergences de forme, de sous-titres ou de sous-écoles. Mais les grandes explications possibles ont toutes été abordées. Quelqu'un a dit un jour, fort justement, que quand on en vient à une réponse fondamentale quelconque, il ne reste plus grand monde dans la salle. Il voulait dire par là que plus on examine en profondeur une telle question, plus le choix à faire est simple et clair. En effet, il n'y a pas trente-six réponses fondamentales aux grandes questions de la vie!

Commençons donc à réfléchir aux implications d'un commencement personnel : ce qui est personnel est à l'origine de toute chose, et toute chose a un commencement personnel. Si c'est bien ainsi, si vraiment toute chose a une origine personnelle, donc un sens, l'homme, qui est une personne, possède a fortiori une signification. Et en disant cela, nous ne sommes pas dans l'abstraction. Beaucoup de ceux qui

L'existence de Dieu est spirituelle – ce caractère est aussi vrai du Père que du Saint-Esprit et du Fils avant son incarnation. Ainsi tout commence par un monisme; mais avec la création ex nihilo d'un univers matériel par le Dieu infini, le dualisme est apparu. Remarquons que, même si Dieu a créé quelque chose qui n'existait pas auparavant, on ne peut pas parler proprement d'une création à partir de rien : il était là, le Dieu infini et personnel, pour l'ordonner.

séjournent à l'Abri ne deviendraient pas chrétiens si nous ne commençons pas par discuter avec eux à ce niveau. Des centaines d'entre eux s'en seraient retournés en disant : « Vous ne comprenez rien aux vraies questions ». Tout cela n'a rien d'abstrait et demeure étroitement lié à la communication de l'Évangile du Christ dans cette deuxième moitié du XXe siècle.

Je suis fatigué de m'entendre demander si souvent pourquoi je ne me contente pas de prêcher « l'Évangile dans sa simplicité ». Mais il faut prêcher un Évangile qui soit simple pour celui à qui on l'adresse, sinon, il n'a plus de simplicité. L'homme moderne souffre d'un malaise facile à définir : il ignore en quoi il a un sens. Il est perdu, il est comme un « zéro ». C'est le drame de notre génération. Ne trouver aucun sens à la vie, voilà son problème. Mais si nous considérons l'histoire de l'univers avec un commencement personnel et que ce commencement soit à l'origine de tout ce qui n'est pas lui, alors ce qui est personnel a forcément un sens, car l'homme et ses aspirations en ont un. Les aspirations de l'homme et sa personnalité réelle se trouvent conformes à ce qui existait à l'origine et a toujours existé véritablement.

Sur ce point, ce sont les chrétiens qui possèdent la réponse : une réponse extraordinaire! Alors pourquoi avoir continué à annoncer les grandes vérités de telle façon que personne ne les comprenne? Pourquoi continuer à monologuer si les hommes sont perdus et que nous disons les aimer? Le malheur de l'homme d'aujourd'hui est d'ignorer la signification de sa vie.

Mais si nous admettons qu'il y a eu un commencement personnel, tout devient différent. Nous découvrons pourquoi la personne a un sens : elle n'est pas détachée de ce qui a toujours été, de ce qui est et qui sera éternellement. Voilà notre réponse; elle est une solution non seulement au problème de l'être des choses dans leur complexité, mais encore à celui de la personnalité de l'homme, à ce qui le rend différent des autres êtres. Nous sommes donc en présence d'une double réponse concernant d'une part l'existence des choses et d'un univers complexe; d'autre part le caractère particulier de l'homme, ce qui le distingue de tout le reste : disons à son humanité, laquelle trouve ainsi un sens.

Je me sers assez volontiers de cette illustration : dans les Alpes suisses il arrive souvent qu'une vallée baignée par un lac en avoisine une autre qui est sèche. Mais une voie d'eau peut filtrer sous la montagne, et la seconde vallée commence à se remplir. Si le niveau d'eau atteint y reste inférieur ou égal à celui de la première, on conclura naturellement que le second lac tire sa source du premier. Mais s'il vient à le dépasser de plusieurs mètres, notre explication facile ne tient plus, le problème reste posé. De même, si nous reconnaissons qu'il y a eu quelque chose de personnel au commencement de toutes choses, nous pouvons comprendre pourquoi l'homme aspire à la personnalité. Mais si dans sa recherche il ne trouve pas de modèle qui la précède et qui la fonde, le problème reste sans réponse.